

—Rassure-toi, Romuald, dit Diégo qui, l'ayant reconnu, avait un moment voulu se jouer de sa frayeur.

—Senor Diégo ! s'exclama le domestique ébahi, est-il possible, ici en pleine nuit ?... Votre père m'a envoyé au moulin du carrefour pour vous prévenir que madame Angèle se meurt.

—Ma mère est morte, dit le jeune homme sourdement. Descends de cheval.

Le domestique obéit sans répliquer. Diégo enfourcha la monture.

—Ma mère est morte, reprit-il ; tu peux retourner à la ferme, tu diras à mon père que tu m'as vu, et que j'ai pris le cheval pour faire un voyage.

Romuald ne pouvait revenir de sa surprise. Il fit un mouvement pour empêcher Diégo de passer.

—Senor Diégo ! qu'allez-vous faire ?

—Je viens de te dire, je garde le cheval... répliqua le jeune homme avec calme et autorité.

—Mais, c'est impossible ; don Gaspard n'a jamais permis que le pommelé sortit avec vous.

—Que t'importe, si je le veux, moi ? Allons, range-toi, sinon je t'écrase. Quant à mon père, tu lui diras que tout est rompu entre nous depuis la mort de ma mère.

Et pressant du talon les flancs du cheval, le jeune homme s'élança au galop vers la montagne, au risque de se jeter dans le ravin.

Fin de la première partie.

DEUXIÈME PARTIE

LE MAUDIT

I

ROCH ET SON ANE.

L'abbé Juan, debout sur le seuil de sa porte, agitait des deux mains une grande cloche avec laquelle il avait coutume d'appeler les pauvres de la Chênaie à venir partager son modeste repas, lorsqu'il entendit au loin un cri qui ressemblait beaucoup au braiment d'un âne. La cloche cessa tout à coup de tinter, et le curé, la tête penchée du côté d'où était parti le cri, tendit attentivement l'oreille. Un second braiment, mais celui-ci plus puissant, plus sonore que le premier, annonça l'approche de l'aliboron. L'abbé Juan avait déposé la cloche à ses pieds et se frottait les mains en signe de contentement, le sourire aux lèvres et les yeux pleins de joie.

—Marie, cria-t-il en rentrant dans la maison, c'est le Linot ; il a entendu la cloche, il annonce son arrivée. Les voici ! les voici !

Marie allait de l'âtre à la table, où elle achevait de mettre le couvert. La jeune fille était pâle et semblait émue. En voyant son oncle, ses joues se colorèrent ; mais le curé ne s'aperçut pas de ce changement. Cependant le vieillard et sa nièce, dirigeaient leur regards vers le même point, et paraissaient prêter le même intérêt à l'octave discordante du quadrupède. Une troisième salve, qui ébranla les murs de la salle, les cloua l'un et l'autre sur place, en les faisant se retourner vers la fenêtre ouverte par où pénétrait ce tonnerre de modulations.

La tête grave et pensive d'un vieil âne passa majestueusement par la baie de la fenêtre en

appuyant sur l'allège sa large mâchoire, qui laissait voir toutes les dents. Ce sourire était accompagné d'un renflement strident et d'un battement d'oreilles significatif.

Le curé s'approcha de la fenêtre et promenant la main sur la tête de l'âne pour le caresser :

—Holà !... holà !... dit-il en riant... Et Roch ? Où est ton maître ?...

Le Linot était une bête intelligente à qui il ne manquait que la parole comme à son aïeule du temps de Balaam. Sous les témoignages d'amitié que lui prodiguait l'abbé, il quitta son air grave et, fermant les yeux, allongea son museau sur l'allège en prenant une attitude câline.

—Il paraît que cela te plaît ? continua le curé. Es-tu fatigué ?

L'âne agita la tête comme pour répondre affirmativement.

Je le crois, cinq grandes lieues, c'est un peu trop pour tes vieilles jambes, n'est-ce pas ? Et puis, on t'aura fait courir, car ton ami Roch, une fois qu'il a perdu de vue le clocher du village, perd du même coup la tramontane... Où est-il, ton ami Roch ?...

—Me voici, monsieur le curé, me voici, dit le sacristain qui venait de se montrer sur le seuil de la porte. Ne croyez pas ce que vous dira le Linot. Il devient de plus en plus paresseux. Il a mis dix heures à aller d'ici à Salamanque.

Puis, allant à la fenêtre, il donna une chiquenaude sur l'oreille de l'âne :

—Va, dit-il, laisse-nous, ta litière et ton foin t'attendent, quoique tu n'en mérites guère.

Le Linot s'était retiré avec un mouvement d'humeur, tout en gagnant d'un pas alerte son écurie.

—Je m'y attendais, s'écria Roch, maintenant il te pousse des ailes aux pieds.

Et après l'avoir suivi en instant du regard, il prit un siège et se dirigea vers le foyer, où il s'assit dans un coin.

Roch avait vingt-cinq ans. C'est une de ces natures simples et bonnes, dont la physionomie sans traits caractéristiques n'apprend rien. Pauvre et vêtu de la défroque du curé, il avait l'air gauche et timide qui faisait de lui bien souvent la risée des enfants du village, lorsqu'ils le poursuivaient de leurs cris en l'appelant monsieur le frère de l'âne. Tout autre se fût fâché de ces plaisanteries et y eût mis un terme. Lui, au contraire, laissait dire et faire. Non qu'il manquât d'intelligence ou de volonté, mais il était par-dessus toutes choses doux et pacifique, et ses grands yeux bleus, où semblait toujours perler une larme, indiquaient qu'il n'y avait aucune place dans son âme pour la colère ou le ressentiment.

Roch avait été élevé par le curé ; il n'avait pas eu d'autre maître que l'abbé Juan, et c'est de celui-ci, autant que de ses propres inclinations, qu'il tenait ce naturel placide dont les enfants faisaient leur profit. Sa naissance était un secret pour tout le village, et lui-même, fils adoptif du curé, attaché au vieillard par tous les liens de la reconnaissance et de l'affection, n'avait jamais cherché à faire aucune démarche pour retrouver les auteurs de ses jours. C'eût été d'ailleurs difficile, sinon inutile. Roch était en effet arrivé à la Chênaie dans des circonstances si étranges et si mystérieuses, que Dieu seul et le hasard pouvaient le mettre sur les traces de sa famille. A vrai dire, il n'y pensait point. La Providence n'avait-elle pas veillé à son salut ? L'abbé Juan n'était-il pas pour lui le plus tendre des pères, et Marie la plus aimée des sœurs ?

L'histoire de Roch était connue de toute la

Chênaie, et bien des fois elle faisait l'objet des entretiens de la veillée.

C'était en 1812. L'Espagne, envahie par l'étranger, avait poussé le cri d'indépendance. Tout un peuple était debout. Le sang coulait dans les villes et les campagnes. Les villages, où naguère régnaient la paix et le bonheur, étaient pillés, dévastés, incendiés. Leurs habitants, réfugiés dans les montagnes, se formaient en retoutables guérillas. Le soldat ambitieux qui, non content d'avoir usurpé le trône et d'avoir assis sa puissance sur des milliers de cadavres, portait audacieusement la main sur la liberté des autres nations, commençait à voir se dresser devant lui les deux obstacles contre lesquels il devait se briser : la vaillance de l'Espagne et les neiges de la Russie.

Une nuit, le curé Juan, assis à son foyer, pria pour les victimes de la guerre et suppliait le ciel de mettre fin à ces massacres qui désolaient l'Europe, quand la sonnette du presbytère, dont le cordon pendait au dehors, s'agita violemment. Le bon prêtre fit un soubresaut.

—Si c'étaient les Français ? se dit-il avec un certain effroi.

La sonnette continuait de tinter sans arrêter. Il prit une lanterne et se dirigea vers la porte.

—Qui est là ? demanda-t-il avec assurance.

Personne ne répondit ; mais le battement de la sonnette frappait à coup redoublés le timbre.

C'est étrange ! se dit le curé sans ouvrir. On doit pourtant m'avoir entendu. Les gens du village n'ont pas coutume de faire un tel vacarme ici.

Il appliqua ses lèvres sur la serrure et cria de toutes ses forces :

—Qui est là ?

Point de réponse. La sonnette faisait des bonds comme si on eût voulu l'arracher.

L'abbé Juan ne connaissait pas la peur. Il fit un signe de croix, recommanda son âme à Dieu, et tira les verrous.

La porte s'ouvrit d'elle-même, poussée en dedans par un coup brusque qui faillit renverser le curé. Il leva la lanterne qu'il tenait à la main et jeta un cri.

Un âne était attaché au cordon de la sonnette : il avait le cou pris dans un nœud coulant, et à chaque mouvement qu'il faisait pour se dégager, il étouffait.

L'animal ruait sans parvenir à rompre son lien. Le curé le détacha. Le bourriquet, en sentant l'air frais pénétrer dans ses poumons, se mit à braire comme pour remercier son sauveur.

—Un âne ! s'exclama l'abbé Juan avec stupeur. Que veut-on que j'en fasse ?

Puis, après un moment de réflexion, comme la nuit était obscure et glacée, que les temps étaient peu sûrs, que personne ne se montrait aux environs du presbytère, il jugea prudent de rentrer. Et traînant l'âne qui se laissa faire, il ferma la porte avec soin en se dirigeant vers l'écurie qui était au fond du jardin.

Il venait de lier le bandet à la crèche et se disposait à lui chercher une botte de foin, lorsqu'il entendit le vagissement d'un enfant.

Il s'arrêta pour reconnaître d'où venait ce cri, et après une investigation attentive il se persuada, non sans surprise, que la pauvre petite créature devait se trouver à l'endroit même où était l'âne. Il leva la lanterne de la main gauche, et de la main droite il fouilla un paquet fixé avec une corde sur le bât.

(A continuer.)